DISSERTATION

N° 286.

SUR

LA NOSTALGIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR CYR DUCREST DE LORGERIE, de Sennonnes,

Département de la Mayenne;

Ex-Chirurgien aux armées d'Allemagne et d'Espagne, et au seizième régiment d'infanterie légère.

Non semper quærenda est medicina ex materie medicâ et per pharmaca.

BOERHAAVE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

- M. LEROUX, Doyen.
- M. BOURDIER, *Président.*
- M. BOYER.
- M. CHAUSSIER.
- M. CORVISART.
- M. DEYEUX.
- M. DUBOIS.
- M. HALLÉ, *Examinateur.*
- M. LALLEMENT, *Examinateur.*
- M. LEROY, *Examinateur.*
- M. PELLETAN, *Examinateur.*
- M. PERCY, *Examinateur.*
- M. PINEL.
- M. RICHARD.
- M. SUE.
- M. THILLAYE.
- M. PETIT-RADEL.
- M. DES GENETTES.
- M. DUMERIL.
- M. DE JUSSIEU.
- M. RICHERAND.
- M. VAUQUELIN.
- M. DESORMEAUX.
- M. DUPUYTREN.

A MON PÈRE,

Ancien Maître en Chirurgie.

A MA MÈRE.

Gage d'amour filial.

A MONSIEUR

DUCREST DE VILLENEUVE,

Secrétaire-général de l'Administration des Droits réunis.

Comme un faible témoignage de reconnaissance pour les services qu'il a rendus à ma famille et la bienveillance dont il m'honore.

C. DUCREST DE LORGERIE.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE.

La nature a-t-elle gravé en nous ce sentiment particulier qui nous fait préférer le pays où nous avons passé notre enfance aux plus belles contrées de l'univers et à tous les avantages qu'elles peuvent offrir ?

Ulysse préfère les rochers d'Ithaque à l'immortalité ; pendant dix ans il affronte les plus grands périls pour retourner dans sa patrie. Le Scythe méprise les amusemens de Rome, et revoit ses déserts avec une joie qui le transporte. Nous ne pouvons oublier les lieux où nous avons reçu la vie ; il semble qu'un sentiment de reconnaissance nous les rende chers. Mais aussi ne pourrait-on pas trouver la raison de l'amour que nous conservons pour notre terre natale dans les premières sensations que nous éprouvons et dans les habitudes que nous contractons dès l'enfance ? En effet, à l'époque où nos organes se développent et où nos idées se forment, les impressions que reçoivent nos sens se gravent en nous si fortement, qu'elles ne s'effacent jamais. Je me rappelle toujours ces lieux chéris, théâtre des jeux de mon bas âge ; je les vois, je les dessinerais avec exactitude, pendant que je n'ai qu'une idée confuse des palais, des monumens, chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature, et que j'ai admirés avec les yeux de l'étonnement. Je me souviens aussi beaucoup mieux de mes petits camarades que je ne me rappelle les jeunes gens auxquels les liens de l'amitié m'ont uni dans un âge plus avancé. J'ai encore le portrait des premiers, et j'ai oublié jusqu'au nom des autres. D'où vient cette différence ? C'est qu'en avançant en âge, notre sensibilité s'émousse,

les objets n'agissent plus sur elle avec autant de vivacité, et notre mémoire ne peut plus nous fournir qu'un souvenir imparfait des impressions qui ne nous ont que très faiblement émus. Dans l'enfance, au contraire, nos sens sont doués d'une sensibilité exquise et encore neuve ; ils s'exercent sur des objets moins nombreux et plus longtemps soumis à leur action ; d'où naît une perception aussi profonde que durable.

Ainsi ne nous étonnons point, lorsque nous nous retraçons sous les couleurs les plus riantes le sol que nos yeux ont connu le premier ; lorsque nous nous rappelons les lieux où de tendres parens nous ont prodigué leurs soins ; lorsqu'enfin notre imagination nous reporte vers ces années que nous avons passées dans l'innocence ; ne nous étonnons point, dis-je, si nous désirons ardemment de revoir ces lieux dont le souvenir seul nous fait éprouver les plus douces émotions. Ces désirs deviennent bientôt un besoin impérieux qui, pour peu qu'on ne puisse le satisfaire, dégénère en une maladie souvent mortelle, connue en médecine sons le nom de *nostalgie* (1).

Définition. On entend donc par nostalgie, un désir violent et continuel de revoir ses proches, ses amis, les lieux où on a été élevé, et d'être rendu à ses premières habitudes ; désir qui, n'étant point satisfait, finit par causer un trouble notable dans l'économie animale.

La nostalgie est assez commune. C'est principalement dans les armées qu'elle règne fréquemment, et qu'elle immole un grand nombre de victimes. Nous avons pu en acquérir la douloureuse cer-

---

(1) Synonymie. *Nostomania*, *pathopatridalgia*, *philopatridomania*, *nostopatridomania*, maladie du pays.

Les principaux auteurs de considérations sur la nostalgie sont : *Harderus*, *Zwinger*, *Scheucher*, *Pelegrini*, *Verhovitz*, et MM. *Guerbois*, *Guillardot*, *Castelnau*, *Lachaud* et *Therrin*.

Sauvages et *Sagar* ont fait un genre de la nostalgie : *Cullen* et M. le professeur *Pinel* ne la considèrent que comme variété de la mélancolie.

titude lorsque nos phalanges victorieuses s'étendaient des bords fortunés du Tage jusque dans les déserts glacés de la Russie. Je l'ai surtout vue en Espagne enlever à la patrie de nombreux défenseurs : tant de causes aussi, dans ce malheureux pays, se réunissaient pour la rendre meurtrière!

Cette maladie peut se montrer dans tous les pays, sous tous les climats, dans toutes les saisons ; elle exerce son influence sur tous les sexes, sur tous les âges ; elle est enfin de tous les siècles. Elle attaque le riche comme le pauvre, le citadin comme l'habitant des campagnes, le sauvage comme l'homme civilisé ; elle n'épargne même pas le guerrier intrépide ; mais elle est modifiée par une infinité de causes dans le détail desquelles nous allons entrer.

Causes qui favorisent le développement de la Nostalgie, ou modifient sa marche.

Sensibilité morale.

La nostalgie étant une maladie qui nous fait regretter d'être séparés des objets de nos plus tendres affections, il s'ensuit que la personne douée d'une grande sensibilité morale, et dont l'ame n'a point été agitée par les passions, doit y être sujette plus que toute autre, par la raison qu'elle ne peut suffisamment résister aux chocs de la fortune trop prompts et trop violens.

Education.

L'éducation modifie beaucoup les dispositions que l'on a à contracter cette affection. Plus nos parens nous auront élevés avec tendresse, plus nos premières années se seront écoulées heureusement, plus la situation dans laquelle nous éprouverons des contrariétés nous paraîtra fâcheuse, comparée à celle dont nous jouissions autrefois ; l'espoir de retrouver encore le bonheur, ou de nouveaux plaisirs dans ces mêmes lieux auxquels se rattachent tant de souvenirs agréables, fait de nos désirs un besoin que nous cherchons à satisfaire avec d'autant plus d'ardeur, que nous y trouvons plus d'obstacles. C'est ainsi que des colons ayant passé la majeure partie de leur vie dans les

îles, arrivés à un âge avancé, abandonnent souvent les intérêts de leur fortune, et s'exposent à repasser les mers pour venir mourir dans leur patrie.

Instruction. L'homme dont les études ont été bien ordonnées, et qui a su donner une bonne direction à ses facultés intellectuelles, est rarement atteint de nostalgie ; mais quand cette affection attaque l'homme instruit, dont l'imagination vive l'emporte sur le jugement, elle devient d'autant plus dangereuse, que cette personne sait mieux exagérer ses maux.

Il paraît que moins nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous sommes attachés à notre terre natale. Vainement a-t-on voulu acclimater des Lapons en France, quelques moyens qu'on ait employés, on n'a pu leur faire perdre le désir de retourner dans leur pays. Deux Zélandais qui avaient suivi volontairement le capitaine Cook ne tardèrent pas à s'en repentir ; malgré toutes les consolations, tous les soins qu'on leur prodigua, ils déplorèrent long-temps leur malheur. Le même navigateur dit d'un autre sauvage : « Quoique « Omaï ait toujours vécu en Europe dans les amusemens, son retour « dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit ; il témoignait du « contentement à mesure que le moment de partir arrivait. » *Comment « nous séparer de la terre qui garde nos ancêtres ? Dirons-nous à leurs « ossemens de se lever et de nous suivre ?* » répondit le chef d'une horde de sauvages du Canada, invité à venir, avec les siens, s'établir en Europe.

Ages. L'adolescence étant, de tous les âges, celui où nos passions sont les plus fortes, et dans lequel nous nous rappelons avec le plus d'exactitude, et même avec exagération, les sensations que nous avons éprouvées, il n'est point étonnant qu'elle prédispose le plus à la nostalgie ; à notre entrée dans le monde, le moindre revers nous étonne et nous accable ; dans l'âge mûr, l'expérience que nous avons déjà acquise fait que nous sentons moins vivement les contrariétés de la vie.

L'enfance et la vieillesse, ne pouvant se retracer qu'imparfaitement les impressions passées, sont rarement atteintes de cette maladie.

Sexes.

La femme, à cause de son extrême mobilité, est si peu sujette à devenir nostalgique, qu'on en a très-peu d'exemples; plus habituée que l'homme aux travaux sédentaires, elle se plaît partout où elle se trouve; d'ailleurs son babil, dit *Tourtelle*, est toujours pour elle une occupation qui ne manque jamais de la distraire.

Tempérament.

Le tempérament mélancolique est, sans contredit, celui qui prédispose le plus à la nostalgie; vient ensuite le bilieux, dont le précédent n'est qu'une exagération; puis le lymphatique, joint à une grande susceptibilité; quant au tempérament sanguin, il y est très-peu exposé. Les personnes fortes et vigoureuses en sont moins souvent attaquées que les personnes délicates et maladives.

Causes morales et physiques.

Les passions tristes et concentrées, les inquiétudes continuelles, les chagrins, l'amour malheureux, les douleurs trop vivement senties, tout ce qui tend à causer de la faiblesse ou de l'ennui, comme les réprimandes, la contrainte, les fatigues de toute espèce, une nourriture grossière et trop peu abondante, l'oisiveté, diverses maladies, la pusillanimité, une forte impression produite par la frayeur, sont autant de causes qui peuvent produire la nostalgie. M. *Vital* rapporte qu'un conscrit, en arrivant sur un vaisseau, fut tellement frappé de l'appareil militaire qu'il y vit, qu'il en tomba malade le jour même; couché au-dessous d'un canon, il passa toute la nuit à se désespérer, parce qu'il craignait de le voir partir : ce malheureux mourut peu de jours après, en appelant toujours ses parens. Un conscrit breton arrive au dépôt du 25e de ligne, à Landrecies; il y fait l'exercice pendant trois jours; une légére réprimande qu'il reçoit d'un caporal le fait pleurer devant ses camarades; il se couche et meurt quatre jours après, avec tous les symptômes nostalgiques, et sans qu'il se fût manifesté le plus léger mouvement fébrile.

Habitudes et souvenirs.

Si nous considérons que les habitudes que nous avons contractées pendant nombre d'années dans une terre étrangère nous la font parfois préférer au sol qui nous a vus naître, nous concevrons combien doit être grand l'empire de nos habitudes premières si long-temps répétées, et nous saurons comment leur privation et tout ce qui peut nous les retracer occasionnent la nostalgie. C'est ainsi qu'une description animée, l'air ou les paroles d'une chanson nationale, le récit des fêtes, des coûtumes de notre pays, la vue d'un objet qui nous le rappelle, suffisent pour déterminer cette affection. Potaveri, jeune Otaïtien venu à Paris, dansait de joie, pleurait et riait alternativement en voyant au jardin des Plantes un arbre de son pays. On sait quelle sensation profonde le *ranz des vaches* cause sur les Suisses, la *tyrolienne* sur les Tyroliens, le son de la cornemuse sur les Bas-Bretons et les Ecossais. Je joindrai à ces exemples celui d'un de mes compatriotes. M. K.... se trouvait à l'âge de dix-huit ans, à Barcelonne, en Espagne; chaque fois qu'il allait sur le port, le mouvement qu'il y voyait, les bâtimens, le bruit des vagues, l'odeur du goudron, tout ce qui l'entourait lui retraçait si fortement sa ville natale, qu'il croyait y être; il lui est même arrivé de courir à toutes jambes pour embrasser ses parens, et ce ne fut qu'à la porte de son logement qu'il reconnut son erreur. L'histoire d'un Groënlandais vivant en Angleterre dans l'abondance, et qui retourna dans son pays pour y manger de l'huile et du poisson enfumé, prouve combien la force des habitudes nous attache à notre patrie.

Changemens de conditions et genre de vie.

La différence des conditions dans la société, le passage brusque et souvent forcé d'un genre de vie à un autre, sont encore des causes qui favorisent beaucoup la nostalgie. Voyons les habitans des villes et des campagnes contraints d'embrasser la profession des armes.

C'est au moment où le laboureur est arraché du sein de sa famille, où il quitte ses paisibles travaux pour mener une vie tumultueuse et se livrer à un genre d'occupations qui ne sont nullement de son goût; c'est alors, dis-je, qu'il est profondément affligé de

sa situation; c'est alors qu'il se la représente malheureuse, désespérée; il a embrassé sa mère éplorée pour la dernière fois!..... Dès cet instant il sait apprécier les douceurs de sa première condition et les charmes de la liberté dont elle était accompagnée. L'oisiveté, mère de l'ennui, vient nourrir ces tristes réflexions, et affaiblir un corps habitué aux libres exercices des champs et à vivre d'un air vif et pur. Aussi est-ce pendant la première année du service militaire qu'on voit le désœuvrement faire tomber les paysans dans l'apathie, signe précurseur que la maladie ne tarde pas à suivre.

Les citadins partent avec moins de peine, souvent même avec enthousiasme. Le genre de vie qu'ils vont embrasser n'est pas si différent de celui qu'ils menaient. Les uns sont excités par l'envie de voyager; d'autres voient avec plaisir arriver l'instant de mener une vie plus libre ou plus licencieuse; l'ambition, l'espoir d'un avancement rapide, l'amour de la gloire, enflamment les autres: tous partent avec joie, et l'exemple a bientôt dissipé, chez un petit nombre, quelques faibles regrets. Les habitans des villes, ayant généralement plus d'argent que les paysans, peuvent en outre se procurer plus de douceurs. Mais bientôt les marches forcées, les campemens, les privations, les fatigues, suites inséparables de la guerre; peut-être, plus que tout cela, la sévérité de la discipline, la subordination, la soumission la plus absolue, les punitions quelquefois injustes, les espérances déçues; toutes ces causes ne tardent pas à dissiper l'illusion d'un moment, et il ne reste plus à ces jeunes gens, naguères si enjoués, que le désespoir de s'être abusés eux-mêmes. Que d'images affreuses et déchirantes se présentent à leur esprit! Comme ils trouvent leur position horrible! Les malheureux s'empressent de se demander si cette situation aura un terme, et ils ne voient dans l'avenir que des douleurs éternelles, dont chaque souvenir vient augmenter l'amertume. Est-il étonnant que, dans des circonstances semblables, ils descendent rapidement au tombeau?

Au contraire, le campagnard, qui n'avait pu d'abord échapper aux premières impressions, se rétablit. L'activité rend à son corps ro-

buste toute sa vigueur, l'augmente même, et l'endurcit davantage. Désormais heureux et content dans ce nouvel état dont il s'est fait une habitude, il est brillant de santé, tandis que le citadin périt misérablement.

Imitation.

Le caractère des personnes avec lesquelles nous vivons influe plus ou moins sur la production de cette maladie. La vue d'un individu atteint de nostalgie suffit quelquefois pour la déterminer chez un autre. C'est ainsi qu'on a vu les nostalgiques se succéder dans des régimens. Ceci ne surprendra point celui qui sait combien l'homme a de penchant à l'imitation.

Captivité et esclavage.

La perte de la liberté en est une cause fréquente. Les prisonniers deviennent facilement nostalgiques, et on ne sait que trop combien cette maladie leur est fatale. Elle ne peut guère épargner ceux qui sont dans les cachots ou sur des pontons, entassés, mal nourris, maltraités, exposés enfin à toutes les causes maladives. On n'ignore point que le regret de la liberté fait périr considérablement d'esclaves dans les colonies.

Certaines contrées et peuplades.

Quelques peuplades qui occupent les contrées les plus pauvres, celles que la nature a le moins favorisées, où les habitans sont les plus misérables, les montagnards, tels que les Suisses, les Bohémiens, les Basques, les Galiciens, les Bas-Bretons, les Écossais, sont plus fréquemment nostalgiques que d'autres peuples. Mais cette disposition ne tient point uniquement au climat de ces pays. Les montagnards, plus rapprochés que nous de l'état de nature, n'ont avec leurs voisins que des relations très-peu étendues; ils sont fortement attachés à certaines coutumes de leur nation, à certains usages qu'ils tiennent de leurs premiers aïeux; ils ont un langage particulier et circonscrit dans un petit espace : transportés tout à coup dans le monde civilisé, il leur faut quitter toutes leurs habitudes, apprendre même un nouveau langage; il n'y a pas jusqu'à leur vêtement qui

ne soit pour les hommes policés un objet de risée. Il leur semble naître et commencer une nouvelle vie. Ne soyons donc point surpris que des hommes si étrangers à nos mœurs regrettent fortement leur ancien état.

M. le docteur *Lemoullec*, ex-chirurgien aide-major au 17.e de ligne, m'a rapporté que la difficulté de se faire comprendre était une des principales causes qui rendaient les Bas-Bretons si fréquemment nostalgiques ; leur dialecte est si différent des langues vivantes, que ce n'est qu'après un temps infini qu'ils peuvent les apprendre. De là l'espèce d'isolement dans lequel ils vivent à l'armée au milieu de leurs camarades ; de là l'attachement, je pourrais dire l'amour, qu'ils ont pour les personnes qui parlent leur langue. « *Comment* « *voulez-vous que nous restions dans les hôpitaux*, disaient-ils à « M. *Lemoullec? de qui pourrons-nous nous faire entendre? Per-* « *sonne ne s'intéressera à notre sort; nous y serons abandonnés. Ici* « *nos compatriotes nous donneront du moins des soins et des con-* « *solations, et vous y joindrez les vôtres.* »

L'aspect du pays ou le paysage ne peut-il pas se ranger parmi les causes qui rendent la nostalgie plus commune chez les montagnards? Une montagne escarpée, une cascade, des bosquets, le murmure des ruisseaux tortueux, un site riant et fertile au milieu de terres ingrates et désertes, ne frappent-ils pas plus l'imagination que la fertilité monotone de la Beauce?

La liberté étant en outre bien plus étendue dans les pays montagneux que dans les plaines, ne doit-elle pas aussi contribuer à augmenter nos regrets? Cette proposition confirmerait l'opinion des philosophes qui regardent les plaines comme le pays de l'esclavage.

Les habitans des riches contrées du midi de la France, comme le Languedoc, la Guyenne, la Provence, sont rarement atteints de la maladie que nous traitons. Leur caractère enjoué les en préserve. Leurs sensations étant rapides, promptes, et par conséquent peu durables, leur imagination mobile ne leur permet pas de s'arrêter long-temps sur le même objet.

Saisons.

A la fin de l'été, la récolte des foins, la moisson, les vendanges sont autant de réminiscences qui prédisposent à la nostalgie. Aucune saison ne la favorise autant que l'automne : la chute des feuilles, la nudité de la terre, le peu de temps que le soleil éclaire notre horizon, les pluies continuelles, les vicissitudes promptes et fréquentes de l'atmosphère, les froids humides, tout nous porte, à cette époque, aux affections sombres et mélancoliques. L'activité que nous nous donnons pendant l'hiver, et la réunion de plusieurs personnes dans un même lieu, préservent de l'ennui et de la tristesse. Le commencement du printemps favorise quelquefois la nostalgie; mais bientôt la circulation activée ranime les forces, dissipe les soucis et ramène la gaîté.

Temps de la journée et localités.

Certains temps du jour sont plus propres que d'autres à contribuer aux affections morales tristes. L'espèce de lassitude, l'état de malaise et d'abandon qu'on éprouve vers la brune après une journée peu active, disposent naturellement aux idées mélancoliques. La fatigue, au contraire, telle que celle qui nous accable après une longue route, émousse les sens ainsi que les facultés intellectuelles, et procure un sommeil réparateur. Ne serait-ce point là une des causes principales qui rendent les voyages si avantageux aux nostalgiques, presque toujours tourmentés d'insomnie ? On a remarqué aussi que des promenades solitaires au clair de la lune, au bord de l'eau, dans les bois fourrés, les forêts sombres, pendant un temps humide, ou lorsque le ciel est couvert, étaient encore des causes qui développaient souvent la nostalgie.

Caractères de la Nostalgie.

Symptômes.

Première période. La personne qui devient nostalgique recherche d'abord la solitude. Elle se plaît à entretenir son imagination d'une foule de chimères, et sans cesse elle se retrace les douceurs de sa patrie. Bientôt cette personne, ou plutôt le malade, est triste, in-

quiet, insouciant, taciturne et sombre ; il éprouve des faiblesses et des lassitudes spontanées; son caractère s'aigrit; il se sent le *cœur serré*; il répète à chaque instant le nom de ses proches et celui des personnes qui lui sont chères; il regarde son pays comme un lieu enchanté, où il jouirait d'une félicité suprême, s'il pouvait y retourner; il s'abandonne avec une sorte de complaisance aux idées les plus tristes. Ses sombres pensées l'accompagnent partout; elles l'absorbent tout entier, et il ne sort de l'état d'apathie où le plongent ses rêveries mélancoliques que lorsqu'il est frappé par un objet qui se rapporte au sentiment qui l'occupe.

Deuxième période. Le désespoir de ne pouvoir retourner dans les lieux qu'il regrette ne tarde pas à se faire sentir. Le malade se présente alors avec des yeux égarés, rouges, gonflés, et laissant échapper des larmes involontaires, qu'accompagnent des soupirs profonds; ses couleurs disparaissent pour faire place à un teint livide et plombé. Le malheureux craint d'avouer ses souffrances, il aurait honte de laisser voir la cause de son mal. A ces symptômes se joignent bientôt la perte de l'appétit, des digestions laborieuses, un trouble notable dans les excrétions et les sécrétions, une grande diminution dans la transpiration, une diarrhée ou une constipation opiniâtre, un sommeil sans cesse interrompu par des rêves qui lui retracent l'objet de ses désirs, de ses chagrins et de ses tourmens. Sa respiration est pénible. On sent encore les battemens d'un pouls faible, lent et irrégulier. Les forces du malade diminuent de plus en plus; il est dans un état de maigreur que chaque jour augmente; ses sensations deviennent presque nulles ; et ce même homme, chez qui la vie se manifestait naguères par une santé florissante, végète à peine encore maintenant.

Troisième période. Tous les symptômes précédens s'aggravent. Un état de stupeur et d'assoupissement presque continuel intervertit les fonctions des sens et les facultés intellectuelles ; l'insomnie em-

pêche le malade de pouvoir se soustraire, au moins pour quelques instans, aux tourmens qu'il endure. La fièvre hectique se déclare; la peau se dessèche; toutes les parties tombent dans un dépérissement aussi rapide qu'effrayant; l'infortuné descend dans la tombe en appelant ses proches et ses amis.

Division. La nostalgie est *simple* ou *compliquée*.

Diagnostic. Quelque modifiée ou compliquée que soit la maladie, le *diagnostic* sera toujours facile à établir par l'examen des phénomènes physiques et moraux, et par des questions faites au malades ou aux personnes qui l'approchent.

Prognostic. Quant au *prognostic*, il variera suivant la violence des désirs, la possibilité ou l'impossibilité de les satisfaire, l'état du malade, et l'influence des causes qui l'entourent. En général, la nostalgie simple est bien moins dangereuse que celle qui est compliquée de quelque autre affection.

Complications. Les maladies que la nostalgie complique ou auxquelles elle donne lieu sont toujours, comme nous venons de le dire, très-fâcheuses; principalement les maladies asthéniques aiguës ou chroniques. Parmi les premières, sa complication avec les fièvres adynamiques et ataxiques est le plus ordinairement mortelle, surtout lorsque la crainte de la mort vient encore augmenter la conviction que l'on a de ne plus revoir sa patrie, ni les personnes que l'on chérit. J'ai vu deux exemples bien remarquables du danger plus ou moins grand qu'apporte, dans le cours d'une affection grave, la différence d'idées et de délire. Lors du typhus qui régnait épidémiquement à Vienne en 1809, deux jeunes officiers de santé en furent attaqués; ils se trouvaient dans l'hôpital où j'étais pour la même maladie; l'un appelait continuellement sa mère, et mourut en prenant toutes les précautions d'une ame craintive; l'autre, qui n'avait qu'un délire

gai, dans lequel il se retraçait son pays, sa maison de campagne, les plaisirs qu'il y avait goûtés avec ses proches et ses amis, en fut quitte pour une longue convalescence. La nostalgie n'est pas moins funeste quand elle se déclare dans le cours d'une plaie de longue durée. Je citerai pour exemple l'observation d'un canonnier à cheval de l'ex-garde impériale, qui avait eu la fesse emportée par un boulet à l'affaire de Wagram. La perte de substance était énorme. Le malade, auquel on accordait tous les soins qu'exigeait son état, se vit plusieurs fois sur le point d'être guéri ; mais chaque fois la nostalgie vint s'opposer à son rétablissement, et l'arracha enfin à ses amis, malgré tous les efforts qu'avait faits l'art pour conserver un jeune homme intéressant, doué d'une imagination des plus ardentes et d'une ame trop sensible.

Nostalgie simulée.

La nostalgie peut être *simulée*. La fourberie sera facilement découverte par le médecin, surtout depuis que le service des armées a donné des leçons pratiques à cet égard.

Durée.

La *durée* de la nostalgie n'est point déterminée. La variété des causes, la sensibilité plus ou moins exquise du sujet, son état particulier, physique ou moral, modifiant à l'infini la maladie, il nous sera facile de concevoir qu'il est impossible de fixer sa durée, même d'une manière générale.

Traitement.

Traitement curatif.

Les médicamens les plus actifs ne produisent rien pour guerir le nostalgique, que la vue seule des préparatifs de son départ fait aller mieux (*a*), et qui suffit même quelquefois pour faire évanouir la maladie (*b*). *L'air du pays* est le moyen le plus efficace qu'on puisse employer ; mais combien de circonstances diverses peuvent empêcher d'y avoir recours ! Le médecin alors, au lieu de prescrire des remèdes qui, s'ils ne sont pas nuisibles, sont au moins inutiles, doit plutôt chercher à faire agir l'imagination toujours active du

malade, pour détruire les effets mêmes de son imagination ; c'est elle seule en effet qui a causé la maladie. L'imagination, dit M. le professeur *Richerand*, est comme la lance d'Achille ; elle guérit les blessures qu'elle a faites. Le médecin fait à son malade des tableaux de patrie ; il lui retrace les scènes de famille qui l'ont autrefois rendu heureux, il va le voir fréquemment, il cherche à gagner sa confiance, il pleure avec lui, il compatit à ses peines, et il essuie ses larmes, s'il ne peut en tarir la source. Le malade est si sensible aux soins qu'on a pour lui, qu'il s'attendrit en voyant quelqu'un partager ses peines ; aussi ne tarde-t-il pas à se faire un ami de son médecin ; il ne peut plus s'en passer ; il le regarde comme un dieu tutélaire qui vient répandre un baume consolant sur ces plaies de l'ame qui se cicatrisent avec tant de lenteur. Faut-il donc s'étonner si la Grèce éleva des autels à Esculape ?

L'exercice du corps et de l'esprit ne doit jamais être négligé. Les spectacles, les bals, les jeux, les fêtes, les promenades, les voyages principalement, produisent de bons effets, en fixant sur de nouveaux objets l'attention du malade, et en égayant son esprit préoccupé. Si les plaisirs tumultueux et bruyans lui déplaisent, une société de gens raisonnables, dont les goûts seront analogues aux siens, conviendra mieux alors. On tâchera de placer auprès du nostalgique une personne qui soit de son pays ; il s'en fera aisément un ami dans le sein duquel il pourra verser avec confiance ses craintes, ses chagrins, ses inquiétudes. Quelques praticiens ont su mettre ce moyen à profit (*c*). On retire aussi de la musique les plus heureux résultats. Celui qui a suivi les armées n'est pas sans avoir vu souvent la musique guerrière faire oublier au soldat ses fatigues, dissiper sa tristesse et l'enflammer de l'amour des combats. C'est encore la musique qui lui aide à faire des marches forcées ; elle met en action les muscles fatigués, qui semblent obéir plutôt à la cadence qu'à la volonté de l'individu.

Le médecin, en flattant le malade d'un prompt retour dans sa patrie, aura soin cependant de ne point lui en fixer l'époque d'une

manière précise ; car son chagrin ne pourrait manquer d'augmenter, si le temps venait lui apprendre qu'on l'a abusé : de funestes exemples prouvent la vérité de cette assertion (*d*).

Les alimens devront être de facile digestion, agréables et analeptiques. Les boissons toniques vineuses, alcoholiques, le thé, le café, etc., produisent des effets très-avantageux ; on peut même, dans certains cas, en porter la dose jusqu'à exciter la gaîté. S'il y avait un embarras gastrique ou intestinal, il faudrait commencer par faire évacuer. On a vu l'administration de l'émétique faire disparaître la maladie comme par enchantement (*e*). Dans les autres complications, on administrera les remèdes appropriés aux diverses maladies, sans oublier que, dans ces cas, la médecine morale aide puisamment la vertu des médicamens ; sans elle, ils n'ont aucune efficacité.

Tous ces moyens, quoiqu'ils soient souvent insuffisans, réussissent cependant quelquefois, quand ils sont bien ordonnés. Ils seront d'autant plus salutaires qu'on les emploiera de meilleure heure ; lorsque malgré cela la nostalgie fait des progrès, il ne reste plus qu'à renvoyer le malade dans ses foyers, à quelque prix que ce soit. Il faut encore au médecin, pour traiter ces maladies, outre le génie de son art, des dispositions toutes particulières. C'est un don de la nature que les préceptes que je donnerais ici ne pourraient lui procurer.

Traitement préservatif.

Les détails dans lesquels je suis entré touchant les causes de la nostalgie me dispensent de m'étendre sur le traitement préservatif. Je me bornerai à rappeler combien il importe que nos parens nous donnent une éducation convenable, en ne nous élevant point trop délicatement, ni selon nos caprices ; en cherchant au contraire à nous habituer de bonne heure aux vicissitudes du monde ; en tâchant de nous prémunir contre l'ennui et contre les chances de la fortune ; en nous faisant apprendre quelque art agréable et utile. J. J. Rousseau, dans son Emile, a bien fait sentir tous les avantages qu'un homme pouvait retirer de l'apprentissage d'un métier. Notre révolution, en réduisant des hommes jadis puissamment riches à une for-

tune moins que médiocre, a démontré l'utilité de l'éducation de l'élève du philosophe de Genève. Personne n'ignore combien de douceurs nos prisonniers ont retirées de leur industrie pendant leur longue captivité en Angleterre.

Autopsie cadavérique.

Je ne parlerai point de l'*autopsie cadavérique*, qui jusqu'à présent n'a rien appris de positif sur le siége de la maladie dont nous venons de donner un faible essai, et n'a rien montré de constant dans les lésions organiques qu'elle peut occasionner.

OBSERVATIONS.

(A) Un jeune Bernois tombe malade; les symptômes font des progrès rapides, et annoncent une mort prochaine. On donne le conseil de le transporter dans son pays. Aux apprêts qu'il voit faire, il éprouve déjà un mieux marqué, ses réponses deviennent plus justes et plus faciles, il arrive à Berne, et guérit. (*J. J. Harderus.*)

(B) Un Suisse, domestique à Paris, devient triste et mélancolique; il perd l'appétit et tombe tout-à-fait malade. Contre son attente, il obtient de son maître la permission de retourner dans son pays; il en conçoit tant de joie, qu'il est promptement rétabli, et ne songe plus à partir. (*Zwinger.*)

(C) M. *Moreau* a guéri un nostalgique en lui procurant des entretiens avec un compatriote. Les soins affectueux qu'il a su prodiguer au malade rendent son observation très-précieuse. (*In M. de la Société M. E. t.* 1er.)

(D) Masson, soldat au 4e léger, ayant déjà fait plusieurs campagnes, quoique d'une constitution robuste, maigrit et perd la santé tout à coup. Il entre à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, où il présente tous les symptômes nostalgiques. Pour le guérir, on le flatte de l'espoir d'un congé qu'on sollicite. On s'aperçoit déjà des bons effets que produit sur ce militaire l'espoir d'un prochain re-

tour dans ses foyers. Chaque jour il demande si on réalisera bientôt les promesses qu'on lui a faites, et chaque jour il est moins confiant dans celles qu'on veut encore lui faire. On croit le consoler en lui annonçant qu'il obtiendra dans huit jours ce congé désiré. Les huit jours se passent, et le congé n'est pas arrivé. Masson n'écoute plus alors les nouvelles espérances qu'on cherche à lui faire concevoir; il s'abandonne tout entier à sa douleur, et meurt le lendemain.

(E) Un jeune homme s'était embarqué comme matelot malgré ses parens. Il eut lieu plus d'une fois de se repentir de sa faute, et de comparer son état avec le bien-être dont il jouissait auparavant au milieu de sa famille. Le regret d'avoir abandonné le toit paternel ne le quitte plus; chaque jour exaspère sa douleur; désespéré, il résolut de se donner la mort. Il cherche à gagner un jeune chirurgien pour en obtenir de l'arsenic. Ennuyé de ses importunes sollicitations, celui-ci lui donne trois grains d'émétique, en lui recommandant de les prendre dans un verre d'eau. Le matelot vomit beaucoup, et se crut perdu; revenu de sa frayeur, il s'aperçut que le chirurgien l'avait trompé; il le remercia, et fut guéri de sa maladie. Quelques jours suffirent pour lui rendre l'embonpoint qu'il avait perdu.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

I I.

Mœrores, anxietas, tristitiaque, ac ejulatus et querelæ, ex cerebro contingunt. *Lib. de Morbo sacro.*

III.

Mentis emotiones taciturnæ, non quiescentes, oculi circumspicientes, spiritum extrà efferentes, periculosæ sunt. *Lib. Coac. Prænot.*

I V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

V.

Terram mutare commodum est in longis morbis. *De Morbis popularibus*, *lib.* 6.